

Lamento pour Vivaldi

The End of The World in Four Seasons de Paul Driessen

Marco de Blois

Number 80, December 1995, January 1996

Les frontières du cinéma d'animation

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2183ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

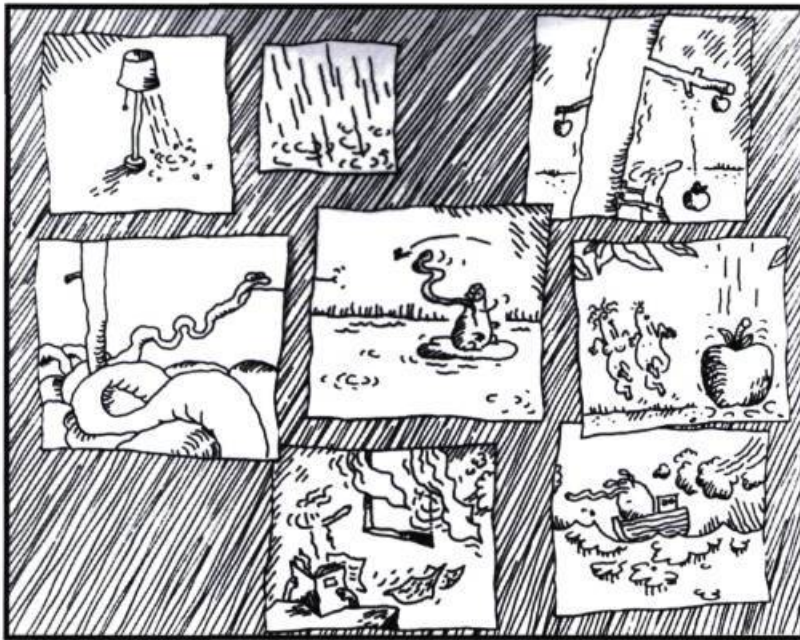
0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

de Blois, M. (1995). Review of [Lamento pour Vivaldi / *The End of The World in Four Seasons* de Paul Driessen]. *24 images*, (80), 42–43.



The End of the World in Four Seasons.

Parfois, il se passe plusieurs années avant que je puisse mener à terme un projet auquel je tiens, et cela doit aussi agir sur mon humeur. Mais je n'en suis pas tout à fait sûr, parce qu'habituellement, j'essaie toujours de me retrouver dans un endroit paisible et confortable pour travailler.

Dans votre jeunesse, aviez-vous un goût particulier pour la caricature, la bande dessinée?

C'était les années 40, durant la guerre, en Hollande, j'étais alors assez solitaire et je vivais dans un environnement un peu sinistre. De plus, nous n'avions presque pas de contact avec l'extérieur, nous ne recevions pas de bandes dessinées et je n'ai pas vu un film avant l'âge de huit ans. Pourtant, je dessinais déjà et mes dessins avaient ce côté cartoon. Par la suite, j'ai voulu devenir caricaturiste et dessinateur pour les journaux, et ce n'est que plus tard, au début de la vingtaine, que le goût du cinéma d'animation s'est imposé. Avant cela, des Chuck Jones, Walt Disney, Tex Avery, je n'en avais vu que très peu.

Tout comme ces cinéastes, vous aussi avez une attirance pour le slapstick. Il y a dans votre film un gag assez étonnant à cet égard, celui du gros éléphant qui, transporté par le vent, va s'écrabouiller en purée dans une vitre. Cela vous plaît d'écraser les éléphants?

Il y a sûrement quelques scènes de violence — en fait, c'est une violence de cartoon, donc assez douce. Par ailleurs, la scène à laquelle vous faites allusion est intéressante. Il y a ce personnage qui lit un livre et le vent souffle par la fenêtre, faisant bouger les rideaux et les pages du livre. Cela dure un certain moment. Puis tout à coup, l'éléphant va s'écraser contre la vitre — alors que la fenêtre, comme on l'a vu, était ouverte. En écrivant cette scène, je me suis demandé si elle allait fonctionner. Mais je me suis ravisé assez vite: cette entorse à la vraisemblance ne pose pas vraiment de problème, cela paraîtra normal parce que ce sont les normes de l'animation. En

animation, vous pouvez faire ce que vous voulez, à condition d'exagérer et que ce soit drôle.

Ce film a-t-il été le plus difficile à réaliser de votre carrière?

Ce fut en tout cas un défi stimulant, bien que d'un autre côté, je ne détesterais pas revenir à un film plus simple comme un cartoon où probablement on retrouverait quelques-unes des choses que j'ai pu expérimenter dans *The End...*, comme par exemple le montage entre les histoires. Vous vous souvenez probablement qu'à un moment donné, le chat lance un caillou à l'oiseau qui se trouve dans la case d'à côté, mais le caillou n'arrive que quelques secondes plus tard, et entretemps, il se passe plein de choses. Cela dure un moment, mais nous n'en attendons pas moins la chute de ce caillou. Le dispositif me permettait de me livrer à des timings assez étranges, de susciter l'attente de la chute d'un gag. Peut-être que la facture du prochain film paraîtra plus simple, mais si j'y expérimente cette façon de construire un gag, alors ce sera pour moi un pas en avant. Le cinéma est un médium tellement riche et l'ONF a une vision si novatrice de l'animation que je tenterai sûrement d'emprunter des directions nouvelles.

THE END OF THE WORLD IN FOUR SEASONS

DE PAUL DRIESSEN

Lamento pour Vivaldi

PAR MARCO DE BLOIS

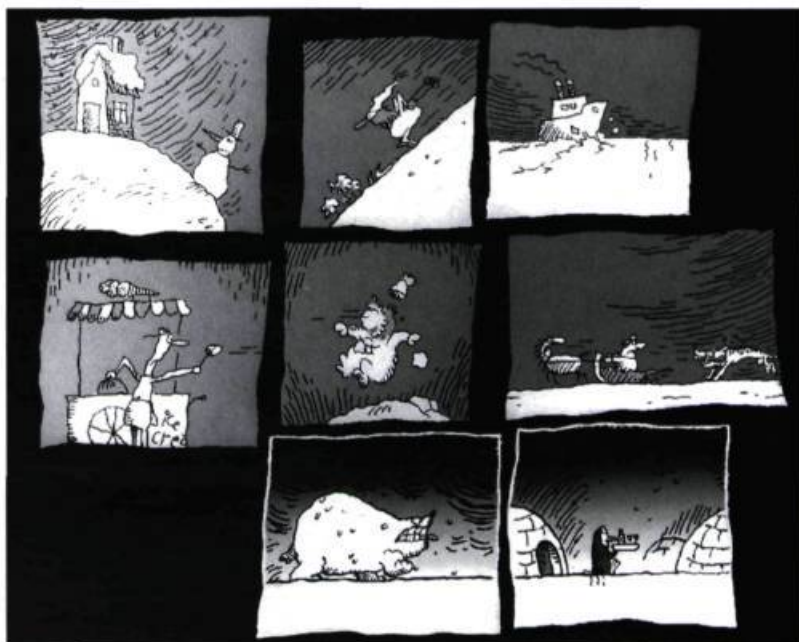
Devant un film de Paul Driessen, on s'étonne toujours de constater combien la complexité de la construction narrative fait contrepoint avec la simplicité de la conception graphique qui, stylisée, ne retient des formes que l'essentiel. Par exemple, dans *Air!*, film antipollution réalisé en 1972, le cinéaste crée tout un monde à l'aide d'un trait horizontal qui, selon le contexte, devient ligne d'horizon, fil électrique, fond de l'océan, etc. Ce trait n'est qu'un trait, mais il exprime également par sa simplicité un sentiment de plénitude, celui qu'inspire un environnement en parfait équilibre écologique, en même temps qu'il est une rayure découpant le cadre, geste d'une certaine violence exécuté par le cinéaste. Héritier du

Pour la première fois, vous avez utilisé l'ordinateur. À l'image, ça ne se remarque pas du tout, c'est au générique qu'on l'apprend. Expliquez-nous cette nouveauté.

J'ai voulu profiter des ressources que m'offrait l'ONF afin d'explorer des techniques qui m'étaient inconnues, c'est-à-dire l'ordinateur. Je n'aurais pu réaliser *The End...* ailleurs à cause des difficultés inhérentes à la conception. Rappelez-vous qu'il y a parfois jusqu'à neuf histoires qui se déroulent simultanément les unes à côté des autres. Si j'avais utilisé la technique traditionnelle du cellulo sur banc-titre, j'aurais été obligé, en tournant chacune des histoires, de masquer les autres cadres et d'effectuer plusieurs fois cette opération, ce qui aurait été une méthode risquée, puisque s'il était advenu une erreur dans la synchronisation des histoires, j'aurais été obligé de tout recommencer. Cela ne m'a pas fait gagner tant de temps, mais les erreurs pouvaient être corrigées plus facilement.

Pourtant, jamais nous ne pouvons sentir la présence de l'informatique. La souplesse de votre trait demeure intacte.

La souplesse du trait n'est pas un problème puisqu'un ordinateur peut parfaitement créer une ligne qui n'est pas droite. C'est quand défileront les



The End of the World in Four Seasons.

cartoon classique, Driessen s'en détache toutefois par les entorses qu'il fait subir à la figuration.

Dans *The End of the World in Four Seasons* (*La fin du monde en quatre saisons*), production du studio d'animation anglais de l'Office national du film, il porte à un point d'extrême raffinement ses expériences sur la narration et le graphisme. Difficile à raconter, ce dessin animé de treize minutes consiste en quatre tableaux humoristiques qui, se succédant, «célébrent» les saisons de l'année. Chacun de ces tableaux se compose de sept à neuf cases (selon les saisons) où se déroulent simultanément plusieurs petites histoires à un ou deux personnages. Entre ces cases surviennent des interactions de toutes sortes, un personnage ou un objet pouvant parfois quitter inopinément sa case pour aboutir dans un endroit inattendu et perturber ce qui s'y passe. Nos yeux fascinés ne savent trop où se poser. Ainsi, ce film ambitieux et foisonnant mérite d'être vu plusieurs fois.

Sans un travail rigoureux sur la narration, cette fin du monde pourrait facilement devenir victime de son propre désordre, et c'est pourquoi le réalisateur prend soin de suggérer ici et là quelques pistes,

propositions de trajectoires que notre regard s'amuse à emprunter. D'abord, chacun des tableaux s'articule autour d'une histoire au récit moins anecdotique, plus élaboré. Identifiable rapidement par sa case plus grande et par la couleur différente de son arrière-plan, elle sert de porte d'entrée à cet inénarrable labyrinthe visuel en même temps qu'elle est un repère qui permet de ne pas perdre pied. Puis, une fois entré dans le labyrinthe, on se laisse guider par la bande sonore, formidable assemblage de sons concrets (cliquetis de verre, crissements de pneus, bâillements, etc.) qui mettent en relief certains détails presque invisibles autrement. À plusieurs moments, on se prend au jeu d'essayer de trouver dans quelle case peut se nicher la source d'un son dont l'identité semble énigmatique, ce qui, on l'aura compris, ajoute au plaisir.

La ligne du cinéaste, vibrante et sinuose, faussement naïve, qui évoque la caricature et le dessin d'enfant, n'est pas sans exprimer une certaine irrévérence à l'endroit de ce qui est trop net, trop rigide, trop propre, et ce trait domine l'ensemble du film. Il y a sûrement quelque chose de convenu dans le fait d'avoir choisi ce vénérable classique qu'est *Les quatre saisons* pour ouvrir chacun des tableaux,

mais comme l'interprétation en a été malicieusement confiée à une fanfare tapageuse, ce qui change considérablement de l'orchestration baroque traditionnelle, le concerto de Vivaldi y est d'une certaine façon trivialisé. De même, les petites histoires ont en commun de porter sur les loisirs, clichés associés aux saisons (amourettes au printemps, baignade en été, ski en hiver, etc.), mais l'exercice de ces loisirs donne lieu à des conflits et des catastrophes de toutes sortes, les personnages n'ayant qu'une seule préoccupation: survivre à ce qui ressemble à une guerre, échapper à la mort et accepter leur solitude (dans leur case). Subvertissant les clichés, le réalisateur signe un film drôle mais noir, étrangement d'actualité.

The End... est le film d'un démiurge, et si Driessen construit un monde, c'est pour mieux commenter celui dans lequel il vit. Au-delà des gags, de l'humour, du slapstick, il y a chez lui un sentiment sourd de désillusion et de tristesse, et ce film est à cet égard l'un de ses plus forts. ■

THE END OF THE WORLD IN FOUR SEASONS
Québec 1995. Ré.: Paul Driessen. Son: Normand Roger. Mus.: Antonio Vivaldi. 13 minutes. Couleur. Dist.: ONF.